



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes.

Il serait difficile aujourd'hui d'annoncer une mode toute neuve, une de ces modes inédites, semblables à celles qui apparaissent au milieu des fêtes de l'hiver et mettent en émoi toutes les coquetteries, soit par leur aspect empreint d'une nouvelle grâce, soit par le type d'antiquité qu'elles viennent offrir aux regards. L'été ne permet point ces innovations hardies qui passent à l'abri des lumières et des enivremens des plaisirs. On ne peut risquer, sous l'éclat d'un beau jour, un costume dont l'originalité ne doit son succès qu'aux prismes des lustres et des tentures dorées ; aussi, en cet instant, les femmes se renferment-elles dans une simplicité désespérante pour nous, à qui l'on demande sans cesse du nouveau, de l'inconnu, de l'extraordinaire. Nous ne pou-

vons répondre à ces interpellations qu'en offrant le modèle des toilettes telles qu'on les voit, telles que le bon goût les autorise, mais toujours simples, et supportant tout au plus l'accessoire d'un ruban ou d'une fleur. Donner davantage serait nous éloigner de la vérité ; aussi nous voyons-nous obligées de vous redire que, dans toutes les toilettes les plus jolies, il faut toujours placer le *blanc*, robe, redingote, peignoir ; tout cela en batiste, organdi, est certainement du plus joli effet aux promenades, au spectacle, dans les salons. On porte beaucoup de redingotes en mousseline, ayant tout autour une dentelle froncée ; d'autres redingotes n'ayant qu'un large ourlet, en dedans duquel est passé un ruban rose, lilas ou paille. Avec ces redingotes, on porte une large ceinture de ruban pareil à celui qui est dans l'ourlet, et que l'on noue sur le devant.

— Une charmante toilette que nous



avons remarquée chez plusieurs femmes élégantes se compose d'une redingote en organdi blanc sur un dessous de gros de Naples blanc et serrée autour de la taille par une large ceinture blanche nouée. Un collet garni de point ou de maline; de larges manches serrées au poignet par un étroit bracelet d'or fermé par un camée. Un chapeau de paille de riz ou d'Italie, orné de deux plumes blanches. Une écharpe de gaze bleue ou lilas très-pâle.

— Des toilettes plus simples sont des redingotes en batiste de laine écrue, traversée de petites raies rouges formant carreaux. Des liserés rouges tout autour du jupon et des pélerines; puis deux pans de ruban rouge à bouts flottans retiennent sur le côté les devans de la redingote. Cette même disposition se trouve en bleu, en vert, en lilas.

— Avec des peignoirs en batiste blancs garnis de bandes festonnées en crête de coq, rien n'est léger et gracieux comme une capote à coulisse en crêpe lilas doublée en blanc, et ornée de rubans de taffetas lilas glacé blanc et bordés de petites franges blanches. Une écharpe lilas complète très-gracieusement cette toilette d'été.

— Nous voyons encore quelques fleurs sous les chapeaux. La plus jolie disposition est une seule rose rosée placée sous un côté de la passe d'un chapeau de paille de riz orné de rubans blancs.

— Les capotes en gros de Naples écossais diminuent tous les jours; celles en gros écriu sont toujours très à la mode. Nous en citerons une doublée de crêpe rose, et ornée de roses trémières sur le côté de la passe. Ce genre est jeune et sied très-bien.

— On voit des capotes en crêpe rose ou citron de formes presque horizontales, et garnies au bord d'une ruche de blonde. Ces chapeaux sont doux et gracieux à la physionomie.

— En général, les capotes très-penchées en arrière, c'est-à-dire ayant la

forme et la passe presque de niveau, se portent beaucoup en négligé.

— Les fleurs sur les bonnets en point d'Angleterre sont admises tout aussi bien que sur les bonnets de blonde. On emploie ainsi de belles barbes en point qui, retombant sur des roses ou des fleurs légères, sont d'un effet très-élégant et on ne peut plus avantageux à la figure.

— Si nous pensions que les femmes eussent besoin d'un stimulant pour leur coquetterie, nous leur reparlerions de nouveau de l'amandine, cette composition si douce dans son nom comme dans ses effets, et qui transmet à tout jamais le nom de son inventeur aux annales de la beauté. L'amandine est, de tous les cosmétiques qui ont existé, le plus efficace, le seul peut-être qui ne doit laisser à craindre aucune tardive et fâcheuse influence sur la peau. Le recommander aujourd'hui, c'est tout-à-fait agir dans l'intérêt de nos abonnées, qui ne pourraient oublier à la campagne quels sont les plus heureux préservatifs des atteintes de l'air et du soleil, et nous sauront gré de leur rappeler l'adresse de M. Laboullée\*.

## LA FATALITÉ,

FRAGMENT D'UN ŒUVRE INÉDIT.

### I.

#### GASTON A ÉLÈNORE.

« Ah! Élénore, qu'avez-vous fait? vous avez trahi vos sermens, brisé nos nœuds; vous en avez contracté d'odieux, d'irrévocables, vous nous avez séparés pour toujours, sans pitié pour moi, sans res-

\* Rue Richelieu, n° 93.



pect pour ces milles souvenirs d'amour qui devaient vous être sacrés et qui m'étaient si doux. Eh quoi ! rien ne vous a arrêtée au moment de prononcer un parjure, vous n'avez pas senti un cruel remords peser sur votre cœur, un froid mortel glisser dans vos veines ; vous n'avez fait aucun retour vers ce passé que vous sacrifiez impitoyablement, et la pensée de Gaston, qui ne vivait que pour vous, dont vous détruisez le repos, le bonheur, l'avenir, ne s'est pas placée entre l'autel et vous. Ah ! combien je m'étais trompé ! je vous croyais une âme si belle, si sensible, je vous avais dotée de tant de qualités. Il me semble vous voir encore à l'instant solennel de nos adieux, il me semble vous entendre dire : Gaston, mon doux Gaston, rien ne pourra nous séparer, j'en jure même par l'ombre de mon père qui voudrait se placer entre vous et moi ; ah ! du moins jamais un autre... Et vos yeux pleins d'une douce ivresse se fixaient sur les miens, votre main répondait à la pression de la mienne ; votre belle tête s'appuyait sur mon sein, et ô délire, mes lèvres frémissantes pressaient les boucles de vos noirs cheveux, se posaient sur votre front d'albâtre, et Éléonore ne trouvait pas que je le profanais.... Et tout cela, tout cela ; ce n'est plus qu'un rêve, c'était une apparence trompeuse, une vision, une forme mensongère que je serrais dans mes bras, qui répondait à mes soupirs. Eh bien ! cette illusion je l'appelle encore, je l'invoque, ah ! rendez-la-moi, rendez-moi ces sourires enivrants, ces regards langoureux qui faisaient circuler du feu dans mes veines, ces expressions passionnées, cet éloquent langage qui empruntait l'accent de la vérité. Oh ! Éléonore, faites un miracle, s'il se peut, pour moi : car je voudrais vous retrouver aimante, fidèle et pure. Hélas ! si ce n'est plus possible, effacez donc de ma mémoire ces souvenirs brûlants qui me poursuivent partout, qui sont ma vie, qui vous montrent à moi comme

mon bien qu'un autre m'a enlevé et que j'irai lui arracher, que je lui disputerai aux yeux de l'univers entier. Oui, il a usurpé mes droits et je lui ai voué une haine éternelle.... Préparez-vous à me voir suivre tous vos pas, vous accompagner comme une ombre, vous tourmenter comme un remords, vous reprocher sans cesse, sans relâche, votre perfidie, empoisonner vos jours, troubler votre sommeil ; je veux souffler sur lui, sur vous, tous les maux de l'enfer, et vous n'aurez encore qu'une faible idée des souffrances que vous m'avez causées... Ah ! pardonne, pardonne, Éléonore, ma bien-aimée, tu vois que ma tête s'égare. Moi, te faire souffrir ! moi qui voudrais t'enivrer des délices de la vie, te créer sur la terre un autre paradis. Ce n'est pas à toi que j'adresse des reproches, ton image adorée repose là sur mon cœur, c'est mon idole, ma divinité... mais la femme de Raoul de Beauvoir, je la hais, vois-tu, je la déteste ; les regards, les baisers d'un autre ne l'ont-ils pas profanée ? Ah ! lorsque cette idée s'empare de moi, elle me rend furieux, elle me fait délirer ; mais cette femme n'est pas ma belle, ma douce Éléonore, elle a pris ses traits sans doute pour me tourmenter. Il y avait si peu de temps que je t'avais quittée... Dis-moi par quel art infernal ce Raoul a pu t'entraîner, te séduire, te faire oublier tes sermens. De quel droit est-il venu usurper un titre qui m'appartenait, que j'aurais payé de mon sang, de ma vie, et qu'il faut qu'il paie, lui, de son sang et de sa vie ? Oui, Éléonore, il le faut, et je ne le laisserai pas s'enivrer avec délices à la coupe d'un bonheur qui m'était destiné, tandis que moi j'endure tous les tourmens de la jalousie, tous les supplices de l'enfer. Éléonore, il faut que tu m'expliques l'indéchiffrable énigme de ta conduite ; par pitié, dis-moi où je pourrai te voir, accorde-moi un moment d'entretien, ou je livre ta vie à toutes les tortures du remords. Je ne puis supporter l'horrible incertitude où



je suis, ma tête se perd et je ne dois pas être responsable de mes actions. »

## II.

A l'heure du crépuscule, lorsque l'azur du ciel se change en une voûte parsemée de diamans; lorsque tout dort, même ces pins solennels, ces platanes à colonnes blanches dont la tige élancée balance à son sommet une riche couronne se déployant comme un éventail de verdure; lorsque l'herbe touffue, les fleurs qui se penchent sur la terre n'ont pas même un souffle qui les agite, ah! qu'il est doux d'aimer. Il y a dans cette nature tranquille quelque chose qui s'empare de vous, qui saisit l'âme comme un enchantement, et je plains celui dont le cœur, malade et plein d'amertume, reste insensible à ce puissant magnétisme que l'on respire dans l'air, qui règne autour de vous et semble animer toute la création.

Sous l'épais ombrage de hauts marronniers qui interceptaient les dernières lueurs du jour, on distinguait une femme, vêtue d'une robe blanche et d'une élégante écharpe, assise sur un banc placé dans le fond d'une allée sombre et mystérieuse. Elle tenait une lettre à sa main et paraissait avoir marché très-vite tant sa respiration était précipitée; un mélange confus de crainte et d'espoir, de peine et de plaisir, agitait tellement son esprit qu'elle n'aurait pu décider elle-même si depuis la veille il était survenu du bonheur ou du malheur dans sa destinée, et pourtant elle jouissait du moment présent. Après avoir éprouvé les douleurs déchirantes d'un cœur brisé par la trahison d'un ami, avoir passé successivement du désespoir au dédain, de la colère au mépris, du découragement au dégoût de la vie, elle songeait avec délices qu'elle était encore aimée et qu'une fatale erreur avait seule causé tous ses maux. Être aimée! que cette

idée calme et rafraîchit le sang! qu'il s'y rattache de félicité lorsqu'on a cru au délaissement, à l'abandon! que l'âme se repose, se dilate dans cette atmosphère enivrante que l'amour a créée pour vous! L'imagination anime la vie de mille souvenirs, de délicieux riens. Lors même que le sort est fixé, qu'un lien intime est impossible, l'avenir se montre à vous paré d'un brillant coloris, et, dans le premier moment du moins, on croit que les ineffables délices de l'âme suffisent à votre existence.

Élénore était sous l'influence de cette exaltation passagère, bientôt après elle appuyait sa tête sur l'épaule de Gaston, et il n'avait rien dit encore qu'elle avait retrouvé toute sa confiance en lui. « Oh! mon doux ami, lui dit-elle enfin, quelle fatalité nous sépare! Si au moins nous pouvions nous voir tous les jours, si nous pouvions mourir ensemble!... — Qui s'y oppose? dit Gaston avec feu; si tu le veux, nous pouvons nous voir tous les jours, nous aimer, nous le dire, et si la jalousie nous épie, nous surprend, mourir ensemble enlacés l'un à l'autre; tiens, ainsi, ajouta-t-il en la serrant étroitement sur son cœur. N'es-tu pas mon bien à moi? ne nous sommes-nous pas promis de nous aimer toujours? qui oserait désunir deux êtres que l'amour et la sympathie ont attachés l'un à l'autre par les plus doux nœuds? qui donc?... Raoul de Beauvoir? qu'il le tente et je lui enfonce mon épée dans le sein, je le défie et le hais, et le ciel serait injuste s'il le protégeait. — Tais-toi, Gaston, dit Éléonore en lui mettant la main sur la bouche, le ciel qui t'entend te punira; n'est-il pas mon époux, et mon père n'avait-il pas approuvé notre union? — Et c'est parce qu'il est ton époux, qu'il jouit des doux privilèges de l'amour, que je le hais, que je l'exècre, et malheur à lui!... — Malheur à vous, adultères impies, s'écria d'une voix foudroyante Raoul de Beauvoir qu'un massif d'arbres dérobait entièrement aux imprévoyans amans;



malheur à vous ! car vous allez paraître devant le juge suprême et je ne vous laisserai pas un instant pour vous repentir. » Et sa main, armée d'un poignard et conduite par une rage aveugle, frappa à plusieurs reprises les deux victimes à la fois. « Je suis vengé, s'écria-t-il, et l'enfer vous attend. »

Gaston et Éléonore tombèrent appayés l'un sur l'autre, et ce fut en vain que Raoul de Beauvoir chercha à les séparer : les deux infortunés semblaient attachés par un lien invisible, et tous ses efforts furent impuissans pour désunir ces mains convulsivement serrées et déjà raidies par les approches de la mort. L'assassin trouva son supplice dans la contemplation de cette union des deux cadavres dont, par une fascination horrible, il ne pouvait détacher les yeux et qui lui peignaient énergiquement l'union de leurs âmes. « Plus heureux que moi, ils meurent ensemble, dit-il, et je souffre déjà tout le désespoir des regrets : car je t'aimais plus que tout sur la terre, coupable Éléonore, et c'est toi qui seras vengée. »

Émilie MARCEL.

LES

# **SORCIERS DE LA SAINTONGE.**

J'ai passé mes premières années dans la Saintonge, pays charmant, fertile et diversifié par des plaines, des coteaux couverts de vignobles d'où l'on tire en grande partie cette bonne eau-de-vie de Cognac, des bois touffus, des prés, des rivières profondes ou des ruisselets innombrables qui arrosent tous les vallons. Je veux vous parler des lutins, des esprits

follets, des loups-garous, des sorciers et des revenans dont le pays est plein. Tout le monde en a vu, tout le monde vous y raconte des histoires qui m'ont souvent fait dresser les cheveux sur la tête. La bonne qui a pris soin de moi et avec laquelle j'aimais encore à causer à l'âge de douze ans, connaissait toutes les annales de la sorcellerie ; elle avait vu bien des spectres, des revenans : les autres enfans de mon âge et moi nous nous groupions autour d'elle, retenant notre haleine en l'écoutant. Puis nous n'osions faire un pas sans être accompagnés, tant était vive la crainte que nous inspiraient ces grands fantômes dont elle nous avait fait des descriptions si effrayantes. Permettez-moi donc de vous raconter quelques-unes des histoires que j'ai apprises d'elle et quelques autres.

« Un soir, c'était dans sa jeunesse, un soir, dit-elle, nous étions réunies plusieurs ensemble chez une voisine, filant nos quenouilles : une chandelle de résine éclairait à peine de ses pâles rayons la moitié de la pièce, dans laquelle se voyaient deux grands lits à quatre bras, supportant des rideaux blancs. Il était près de minuit. Un grand bruit se fait entendre : nous regardons derrière nous, car nous faisons le demi-cercle autour d'un petit feu où brûlaient quelques sarmens, et nous voyons, ô terreur ! un grand cheval noir ; il tournait sans cesse autour de l'appartement ; sa queue, longue et traînante, balayait la pièce. Saisies d'épouvante, nous nous jetons à genoux, implorant tous les saints du Paradis. Le diable alors change de forme, de cheval il devient homme : le feu sortait de ses yeux ; sa peau était semblable à celle d'un Africain. C'était un vacarme terrible dans l'appartement : toutes les chaises se heurtaient les unes contre les autres ; les plats, les chaudrons roulaient de tous côtés. Enfin, le diable se retire ; il se sauve par la cheminée, comme un vent violent, et en renverse une partie. Mais il avait



blessé, en s'enfuyant, la maîtresse de la maison : elle était étendue à terre à demi morte. On disait qu'elle avait fait pacte avec le diable, en lui vendant son âme pour avoir de l'argent.

» Les *lous-garous* ou les *ganipotes* de la Saintonge sont des malheureux auxquels les sorciers donnent des sorts. Ils sont obligés de courir toutes les nuits et d'aller au sabbat des diables. Les *ganipotes* ne sont point méchantes. Quand on en rencontre, elles vous font des farces, mais rien de plus. Défunt mon mari en a vu plus de cent ; il les rencontrait dans son chemin, la nuit : elles apparaissaient tantôt sous une forme de fantôme blanc, tantôt sous des formes d'animaux, courant à quatre pattes ; elle lui sautaient sur les épaules, et après avoir bavé sur sa figure, elles s'échappaient. Celui qui en rencontre doit les saisir, les emporter avec lui et les forcer à dire leurs noms. Si on y parvient, elles sont délivrées de leur sort, elles ne courent plus. Défunt mon pauvre mari en avait saisi une ; il l'apporta sur le seuil de notre demeure ; mais quand il fut pour entrer, elle lui échappa. Il courut après elle, mais inutilement ; elle faisait des bonds aussi hauts que le clocher ; puis elle battait des mains en signe de dérision. Accourue au bruit, je vis très-distinctement dans le lointain une vingtaine de chevrettes, hautes comme des arbres et blanches comme neige, qui, au clair de la lune, exécutaient une danse et applaudissaient au divertissement de la ganipote. Ces chevrettes sont des filles de prêtres qui n'ont point été baptisées ; elles courent toutes les nuits, mais elles ne vont qu'en troupe : on les voit presque toujours sur le bord des rivières ou des lacs. On ne pourrait passer une seule fois à minuit sur les bords de l'étang de Boyron sans en trouver qui exécutent leurs jeux ; puis on les entend qui traversent les bois voisins dont elles font retentir les échos de leurs ricanemens.

» Une autre fois, une ganipote était

venue d'elle-même jusque dans le village. Tout le monde était aux portes pour la voir. D'un saut elle franchissait les maisons et les vieux chênes voisins, disparaissait tout-à-coup dans les airs, puis venait s'arrêter à quelques pas de nous. Les femmes avaient peur et se serraient les unes contre les autres ; mais les hommes s'enhardissaient, en disant : Il faut la saisir, nous lui ferons dire son nom, et nous la délivrerons. Quelques-uns d'eux avaient des fusils et la mettaient en joue, en lui criant : Dis ton nom ou tu es morte ; mais elle disparaissait comme une ombre. Ils la poursuivirent, et deux coups de fusil qui lui furent tirés l'étendirent morte à terre. On accourut et on trouva une jeune et belle demoiselle, enveloppée d'une peau de chèvre. Elle appartenait à une grande famille de Bordeaux. Ses parents étaient à sa poursuite ; ils apprirent sa mort et en furent inconsolables. Elle fut enterrée comme un chien, au milieu d'un champ, et l'on mit sur le lieu où elle était une énorme quantité de bois. Sa famille ayant fait exécuter des fouilles en cet endroit pour la faire transporter dans un cimetière, ne trouva qu'un énorme serpent mort dans le lieu où le cadavre avait été mis.

» Ma grand'mère m'a raconté, disait Catherine, que son père, qui était d'une force extraordinaire, était parvenu à saisir de la sorte une ganipote et à l'entraîner chez lui. N'ayant pu, ni par promesses ni par menaces, lui faire déclarer son nom, un grand feu fut allumé pour la jeter dedans : alors elle parla. C'était un des principaux employés du seigneur de Boyron. Il avait assassiné un homme et s'était vendu au diable, pour obtenir de lui le moyen de cacher son crime. Ce même homme, après sa délivrance, voyageant pendant la nuit, entend tout-à-coup des cris horribles, avec un grand retentissement de chaînes qui s'entrechoquaient ; puis c'étaient des voix confuses comme le bruissement des eaux de la mer. Il vit dans les airs une multi-



tude innombrable de figures hideuses qui volaient sur plusieurs files. Quand cette procession infernale passa au-dessus de sa tête, elle lui laissa tomber la moitié d'un homme. Le voyageur resta glacé d'effroi. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages sombres; il se fit un long silence, semblable au silence des tombeaux. Cette procession était ce qu'on nomme la *chasse-galerite*. Ce sont des esprits infernaux qui se nourrissent de chair humaine. Quand ils trouvent un homme, ils le tuent, et ne manquent jamais d'en donner leur part aux assassins qu'ils rencontrent. »

## Théâtres.

OPÉRA-COMIQUE. — *Le Portefaix*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Gomis, paroles de M. Scribe, vient d'être représenté au théâtre de la Bourse, avec un succès qui a dépassé toutes les espérances. M. Gomis a fait preuve dans sa partition d'un grand talent; on y remarque plusieurs morceaux charmans; les chœurs aussi sont dignes d'éloges. Quant au poème, si toutefois les paroles méritent ce nom, il est fort médiocre. Le sujet est celui qui servit à un mélodrame intitulé *Peblo ou le Jardinier de Valence*, en grande renommée alors que M. Frédéric-Lemaître et M<sup>me</sup> Dorval faisaient les beaux jours de l'Ambigu. C'est dans *le Portefaix* que Chollet a fait sa rentrée; cet artiste s'est montré acteur et chanteur à la fois, cependant plusieurs amateurs lui reprochent quelques vieilles manières de chanter passées de mode, ce qui, du reste, ne l'a pas empêché d'avoir été reçu avec des tonnerres d'applaudissemens. M<sup>lle</sup> Camouin a bien contribué pour sa part au succès de cette pièce.

— VAUDEVILLE. — MM. Louis Lurine et Solar sont les auteurs du dernier ouvrage qui vient d'être représenté au Vaudeville. Le titre de cette comédie est *Le Roi*; tout le tems de cette représentation a duré ce murmure continu, indice certain de la non-réussite d'une pièce, au lieu de ce silence religieux interrompu de tems à autre par de bruyantes salves d'applaudissemens. Mais lorsqu'à la fin du spectacle il a fallu décliner les noms des auteurs, une tempête de sifflets a retenti dans la salle. En un mot, c'est une pièce tombée.

— CIRQUE-OLYMPIQUE. — Même succès aux dernières représentations de *la Traite des Noirs* qu'aux premières. L'administration compte beaucoup sur son Cirque des Champs-Élysées. Le fait est que c'est une heureuse idée que de donner en plein air ces exercices qu'on ne pouvait voir en été sans aller se cloîtrer dans cette salle remplie de monde, où la poussière venait encore ajouter ses nuages à la chaleur qui étouffait les spectateurs. Tout, du reste, fait espérer les plus heureux résultats à cette entreprise.

## Album.

Un nouveau genre de talisman se répand aujourd'hui autour de nous, et sous le titre fastueux de *Bagues Napoléoniennes*, un de nos bijoutiers met en circulation des anneaux qui doivent faire sa fortune, pour peu que l'enthousiasme et la crédulité s'y prêtent. Malheureusement nous sommes à une époque où l'enthousiasme et la crédulité ont singulièrement pâli!

Ces bagues, nous annonce l'inventeur, ou pour mieux dire le débiteur, contiennent quelques petits morceaux de branches du saule pleureur au tombeau de



Sainte-Hélène, et de l'if sous lequel Napoléon faisait ses lectures ; *l'origine en est garantie.*

Ce bijou, dont le corps forme deux serpents enlacés, tenant un médaillon entouré d'une couronne de laurier, est du prix de trente-cinq francs, tout or ; les serpents en argent, couronne en or, 12 francs.

La modicité de ces prix prouve que la *Bague Napoléonienne*, dans laquelle il entre pour 20 francs d'or, a été faite dans le principal but de partager cette espèce de relique entre le plus de personnes possible.

Une partie de la façon est destinée au soulagement de quelques malheureuses familles de soldats français qui ont suivi l'empereur à l'île d'Elbe.

Chaque bague vendue sera accompagnée d'un bordereau, avec le numéro correspondant à un registre particulier.

A l'occasion de cette sublime trouvaille, nous rapporterons l'anecdote suivante :

Un jour, au camp de Boulogne, Napoléon, accompagné de quelques ingénieurs, se promenait sur le rivage. Un vieux marin s'y promenait aussi. On s'aborde, et, sans que le vieux loup de mer paraisse embarrassé, on entre en conversation. Tout en causant, Napoléon tire une tabatière d'or et l'ouvre machinalement. Le marin fait un petit salut familier, et plonge ses deux gros doigts dans la tabatière. « Diable ! dit l'empereur étonné, il paraît que le camarade en use ! » Et le camarade, déconcerté, laisse tomber sa prise et se confond en excuses. « Tiens, mon brave, puisque tu l'aimes, prends la tabatière aussi. Le vieux marin n'eut rien de plus pressé que d'aller conter ce qui venait de lui arriver ; il n'y eut pas un

mousse qui ne voulût voir la tabatière, et cette petite aventure rendit Napoléon plus populaire parmi tous les équipages de la flotte, que ne l'eussent pu faire six mois de double paie.

Nous espérons, si toutefois l'annonce de la *Bague Napoléonienne* parvient jusqu'au marin, qu'elle lui suggérera la pensée de mettre en circulation le tabac impérial : car nul doute qu'il n'en soit resté assez dans la tabatière pour qu'avec un peu de bonne volonté chacun y trouve sa part, et le tabac napoléonien sera, certes, une bonne prise à offrir au public.

## Littérature.

Les *Œuvres complètes de Béranger* viennent d'être réimprimées dans un format que son élégance, digne des Elzévir, rend à la fois une édition populaire et une édition de luxe. L'extrême modicité du prix de cette charmante publication de l'illustre chansonnier la rend accessible à ses nombreux admirateurs. Les artistes les plus distingués, tant pour le dessin que pour la gravure, ont concouru à former la superbe collection de vignettes destinée à compléter cette publication.

A ce Numéro sont jointes les planches 1170 et 1171.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.  
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.





# Modes de Paris.

30 Juin 1835.

N.º 170.



## Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra

Chapeau en paille de riz Mme Vautout jeune rue de la Paix, 28.

Robe en Mousseline brodée dessinée au dépôt de dessin rue neuve St Roch, 12.

Echarpe Chinoise, chez Mme Laroche, rue du petit Carreau, 3.

Miss M. S. & J. Fuller N.º 34 Rathbone Place London